

MYSTÈRES DOULOUREUX 2 : DE L'ARRESTATION À LA FLAGELLATION

Prière au Père

La Parole de Dieu : Rm 8,31-32

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous donner tout ?

Méditation :

Dieu notre Père, nous sommes bouleversés par ton immense amour pour nous : ce que tu avais demandé à Abraham : sacrifier son fils pour te prouver son amour, et dont tu l'avais finalement dispensé (cf. Gn 22), tu l'as fait pour nous : *Tu n'as pas épargné ton propre Fils*, ton unique, ton bien-aimé (Mt 17,5), *et tu l'as livré pour nous tous*, pour nous sauver !

Lorsqu'un père de la terre voit son fils chéri souffrir et marcher vers la mort, il connaît une terrible angoisse, peut-être de la révolte, et en même temps un amour tel qu'il voudrait le sauver, si possible en prenant sa place. Toi, Père Saint, tu n'as connu ni angoisse, ni révolte, car tu es Dieu ; mais ton cœur était rempli d'un amour infini pour Jésus qui acceptait de se livrer par amour, et de miséricorde pour nous que tu désirais réconcilier ainsi avec toi.

Lorsque la Bible nous dit que tu t'affliges devant la méchanceté des hommes (cf. Gn 6,5-6), cela ne veut pas dire que tu t'affliges sur toi-même, comme s'il te manquait quelque chose ! Tu t'affliges pour l'homme, qui se perd en refusant ton amour.

Toi qui es capable de livrer ton Fils pour nous, et de le voir subir toutes les tortures de sa passion, tu manifestes que ta toute-puissance est amour, et que ton amour est tout-puissant.

Jésus s'est identifié au fils prodigue de la parabole (Lc 15), et il va descendre au plus profond de notre misère pour y chercher tous les prodiges perdus. Ton amour l'accompagne, et, au seuil de ta maison, tu guettes son retour victorieux ; alors tu prendras ton Fils dans tes bras, tu lui redonneras « *la gloire qu'il avait auprès de toi avant que le monde fût* » (Jn 17,5), et feras ainsi de lui « *le premier-né d'une multitude de frères* » (Rm 8,29).

Notre Père

Texte :

Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous (Rm 8,32). Dieu le Père manifeste son amour pour nous en faisant mourir son propre Fils ! C'est là une affirmation surprenante, voire scandaleuse, pour la pensée humaine ; selon celle-ci, le fait que le Christ est mort manifeste non pas l'amour du Père, mais au contraire sa cruauté, ou au moins son inflexible justice. Et, en effet, la connaissance du Père est comme masquée, dans la culture actuelle, par une montagne de préjugés. Jésus doit sans doute redire avec tristesse ces paroles : *Père juste, le monde ne t'a pas connu !* (Jn 17,25)

(L'auteur explique alors d'où viennent ces préjugés de la culture actuelle qui conduisent au refus du Père.)

Considérons maintenant l'attitude du Père à l'égard de la Passion de son Fils Jésus-Christ. Est-ce bien vrai que le Père est uniquement celui qui « fait » souffrir, ou qui voit souffrir son Fils ? S'il est écrit qu'« *il afflige les fils des hommes contre son désir* », que dire de ce Fils qui est le Fils de prédilection, tout amour et obéissance envers le Père ?

Saint Paul affirme que Dieu *n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous*. [Cette expression] renvoie à Gn 22,16. (...) Dieu dit à Abraham : « Parce que tu as fait cela, et que *tu n'as pas épargné ton fils, ton fils unique, je te comblerai de bénédictions* ». « Rapprochons ces paroles – écrit Origène – de celles de l'apôtre lorsqu'il dit que Dieu *n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous*. » Abraham, cheminant en silence vers le mont Moriah pour immoler son fils Isaac était donc la figure d'un autre Père.

Cela nous aide à nous faire une idée plus exacte de l'attitude du Père dans le mystère de la Rédemption. Il n'était pas absent, au ciel, tandis que son Fils allait sur le Calvaire, mais, au contraire, il était avec lui : « *Vous me laisserez seul* – disait Jésus aux disciples – *mais je ne suis pas seul : le Père est avec moi* » (Jn 16,32). (...)

Abraham aurait sûrement préféré mille fois mourir lui-même que de faire mourir son fils. Le Père et le Fils étaient donc ensemble dans la Passion, et le moment où Jésus a l'impression que le Père est le plus loin, et où il s'écrie : « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27,46), c'est en réalité le moment où le Père est le plus près et le serre contre lui dans une étreinte d'amour plus forte que jamais, parce que c'est le moment où la volonté humaine du Fils est le plus unie à sa volonté divine.

Nous comprenons maintenant ce que veut dire la phrase de saint Paul : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous*. » Cela veut dire qu'il ne l'a pas gardé pour lui « jalousement comme un trésor ». Le Père n'est pas seulement celui qui reçoit le sacrifice de son Fils : il a fait le grand sacrifice de nous donner son Fils ! « Combien tu nous as aimés, ô Père très bon – s'écrie saint Augustin – toi qui n'as pas épargné ton Fils unique, mais qui l'as livré pour les impies que nous sommes ! Combien tu nous as aimés ! »

Dans la théologie la plus ancienne on parlait tout simplement et avec assurance de la souffrance de Dieu. Un témoin de cette théologie archaïque (...) disait ces paroles rapportées par Tertullien : « Le Fils a pâti, le Père a partagé. »

(P. Raniero CANTALAMESSA, *La vie dans la seigneurie du Christ*, p. 86, 91-92.)

1 – La trahison de Judas

La Parole de Dieu : Mt 26,47-50a ; Lc 22,48

Jésus parlait encore, lorsque Judas, l'un des Douze, arriva, et avec lui une grande foule armée d'épées et de bâtons, envoyée par les grands prêtres et les anciens du peuple. Celui qui le livrait leur avait donné un signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui : arrêtez-le. » Aussitôt, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Salut, Rabbi ! » Et il l'embrassa.

Jésus lui dit : « Compagnon (5), ce que tu es venu faire, fais-le ! » (Mt 26,47-50a)

Jésus lui dit : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ? » (Lc 22,48)

(5) Les Bibles traduisent « ami », « mon ami » ; cependant le mot grec est non pas φίλος (philos), ami, mais ἑταῖρος (hétaires), compagnon. Cf. mon commentaire ci-dessous.

Méditation :

Seigneur Jésus, alors que, déjà vainqueur, tu t'avances librement, royalement, vers ta Passion, arrive *Judas, l'un des Douze*. Certes, tu savais qu'il te trahirait, et tu l'as annoncé (cf. Jn 13,21-30). Néanmoins tu es « *troublé intérieurement* » (Jn 13,21), car cette trahison est pour toi une véritable crucifixion morale.

Comment Judas en est-il arrivé là ? Tu l'avais choisi pour ses qualités.

Mais c'était un zélote : il attendait un Messie qui libérerait Israël des Romains. Tant que tu accomplissais des signes éclatants, il t'a suivi ; mais il ne comprenait pas la dimension spirituelle de ta mission.

Et il y avait en lui une faille : il aimait l'argent. Comme tu lui avais confié la bourse, il espérait sans doute devenir ministre des finances dans ton Royaume.

Cet amour de l'argent le poussait même à puiser dans les caisses : *c'était un voleur*, écrit saint Jean (Jn 12,6). Entre Dieu et l'argent, il penchait vers le second (cf. Mt 6,24)

C'est pourquoi il ne comprenait pas la gratuité de ton amour. Lors de l'onction de Béthanie, il a protesté quand il a vu Marie « gaspiller » un flacon de parfum de 300 deniers en le versant sur tes pieds (cf. Jn 12,1-10)

Comme tu as donné raison à Marie, Seigneur Jésus, Judas en a été ulcéré, et c'est aussitôt après qu'il est allé voir les grands prêtres *et leur a dit* : « *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* » *Ceux-ci lui fixèrent 30 pièces d'argent.* (Mt 26,15).

Judas a abordé le dernier repas dans ces dispositions : amertume, défiance, rancune, trahison. Lorsque tu as mis en lumière ces sentiments, Jésus, il a choisi les ténèbres et *Satan est entré en lui* (Jn 13,27). Judas est devenu « *esclave du désordre qui conduit à la révolte contre Dieu* » (Rm 6,19), esclave de Satan ; et celui-ci, qui *est le père du mensonge* (Jn 8,44) lui a suggéré de dissimuler sa perfidie en te trahissant, Jésus, par un baiser.

Toi, Seigneur Jésus, tu n'es pas dupe de sa perfidie, et tu souffres profondément pour Judas (cf. Ps 54,13-14). Dans ta miséricorde, tu ne l'accuses pas, tu ne le condamnes pas ; au contraire, tu veux le conduire à la conversion et à la repentance.

Tu ne l'apostrophes pas en le qualifiant de traître ; tu l'appelles « compagnon ». Non pas « ami », car Judas n'a pas su accéder à cette relation avec toi, comme les autres apôtres (cf. Jn 15,15). Cependant tu lui rappelles par ce mot *compagnon* la dignité de son élection : il était *l'un des Douze*, et avait vocation à devenir l'une des colonnes de l'Église !

Au lieu de cela, il s'est prostitué avec l'idole de l'argent. Ainsi, par-delà Judas, dont le nom renvoie à l'un des douze fils de Jacob et a donné le mot « juif », Seigneur Jésus tu penses à toutes les prostitutions du peuple juif avec les idoles, que dénonçaient les prophètes (par exemple Osée 2). D'ailleurs le mot grec traduit par « compagnon », peut signifier, au féminin, « courtisane, prostituée ».

Mais remontant plus loin encore, Seigneur Jésus, derrière Judas tu vois Adam et Ève, les premiers à avoir trahi la confiance du Père, à avoir mis la main sur la création, et à avoir brisé l'alliance primordiale entre Dieu et l'humanité. Tu prends ainsi sur toi non seulement la trahison de Judas, mais encore toutes les infidélités du peuple élu, et la trahison d'Adam et Ève qui a coupé l'humanité tout entière de Dieu ; et tu viens, toi le nouvel Adam, réconcilier tous les hommes avec le Père, pourvu qu'ils se convertissent.

À commencer par Judas. Dans ta miséricorde, tu lui montres sa faute : « *Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ?* » Bien loin de le condamner, en lui posant une question, tu l'invites à la conversion et au repentir. Et sans doute dans ton cœur tu pries déjà : « *Père, pardonne-lui : il ne sait pas ce qu'il fait !* »

Père infiniment bon, nous te prions pour la conversion des gens cupides et avarés, des riches égoïstes (cf. Jc 5,1-6), de tous ceux qui, par amour de l'argent, commettent des crimes qui « *conduisent les hommes dans la ruine et la perte* » (cf. 1 Tm 6,9-10).

Nous te prions aussi pour la conversion de tous ceux qui, comme Judas, ont trahi Jésus et son Église. Qu'ils reviennent à la communion avec leur Sauveur et avec son Église.

Nous te prions encore pour tous ceux qui souffrent d'une trahison : les enfants trahis par leurs parents ; les parents trahis par leurs enfants ; les conjoints trahis par leur conjoint ; les amis trahis par leur ami ; tous ceux qui sont victimes de trahison dans la vie sociale et professionnelle. Jésus, soutiens-les dans leur épreuve et donne-leur la grâce de pardonner comme toi !

Ave

Textes :

Parmi les tristesses qui anéantissent le cœur du Christ, il y a celle, particulièrement intense, qu'il éprouve à l'égard de Judas et de tous ceux qui, comme lui, après avoir été choisis et appelés, après avoir reçu sa confiance et son amour, le trahissent par un baiser pour de l'argent, pour assouvir leur sordide avarice, pour apaiser leur jalousie. Pour le cœur de Jésus, ces trahisons, comparables à des échecs puisqu'elles limitent sa miséricorde, sont des brisures.

(P. Marie-Dominique PHILIPPE, *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p. 168.)

[Après le discours sur le Pain de vie (Jn 6)], Jésus savait que même parmi les douze Apôtres, l'un d'eux ne croyait pas : Judas. Judas aussi aurait pu s'en aller, comme le firent de nombreux disciples ; ou plutôt, il aurait peut-être dû s'en aller, s'il avait été honnête. Au contraire il resta avec Jésus. Il resta non par foi, non par amour, mais avec le dessein secret de se venger du Maître. Pourquoi ? Parce que Judas se sentait trahi par Jésus, et il décida qu'à son tour il le trahirait. Judas était un zélateur, et il voulait un Messie gagnant, qui guidât une révolte contre les Romains. Jésus avait déçu ses attentes. Le problème est que Judas ne s'en alla pas, et sa faute la plus grave fut le mensonge, qui est la marque du diable.

(Benoît XVI, Angelus du 19-08-2012.)

Qu'est-ce qui rend l'homme impur ? C'est le refus de l'amour (...). C'est l'orgueil qui se ferme à la bonté salvatrice de Dieu (...). En Judas nous voyons la nature de ce refus encore plus clairement. Il évalue Jésus selon les catégories du pouvoir et du succès : pour lui, seuls le pouvoir et le succès sont une réalité, l'amour ne compte pas. Et il est avide : l'argent est plus important que la communion avec Jésus, plus important que Dieu et que son amour. Ainsi, il devient aussi un menteur, qui joue un double jeu et se détache de la vérité ; une personne qui vit dans le mensonge et perd ainsi le sens de la vérité suprême, de Dieu. De cette façon, il s'endurcit, il devient incapable de conversion, du retour confiant du fils prodigue, et il jette la vie détruite.

(Benoît XVI, Homélie du Jeudi Saint, 13-04-2006)

2 – L’arrestation de Jésus

La Parole de Dieu : Mt 26,14-15 ; 50b et 55-56

[Auparavant] *l’un des Douze, nommé Judas Iscariote, se rendit chez les grands prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui remirent trente pièces d’argent.*

[Après que Judas eut donné un baiser à Jésus], *ils s’approchèrent, mirent la main sur Jésus et l’arrêtèrent.*

À ce moment-là, Jésus dit aux foules : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus vous saisir de moi, avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, dans le Temple, j’étais assis en train d’enseigner, et vous ne m’avez pas arrêté. »

Méditation :

Au moment de la pâque juive, les Hébreux étaient esclaves en Égypte, et Dieu a envoyé Moïse pour les libérer.

Seigneur Jésus, Fils de Dieu, en t’incarnant déjà tu as pris « *la condition d’esclave* » (Ph 2,7), car l’humanité tout entière était esclave du péché. À présent, tu vas même jusqu’à épouser la condition des esclaves de l’Antiquité, car la somme remise par les grands prêtres à Judas équivaut au prix d’un esclave (cf. Ex 21,32). Mais après t’être offert en rançon pour la multitude, tu libèreras de l’esclavage du péché ceux qui croiront en toi, et qui, par le baptême, recevront la liberté des enfants de Dieu (cf. Rm 6,15-23).

Seigneur Jésus, toi qui peu de jours auparavant (Mt 21) as été accueilli solennellement à Jérusalem comme le Messie, tu es traité maintenant comme *un bandit*. Tu seras d’ailleurs crucifié entre deux bandits (cf. Lc 23,32-33). Il est vrai que toi, l’Innocent, tu t’es chargé, à Gethsémani, de tous les péchés du monde. C’est pourquoi tu acceptes de subir le supplice infâmant des esclaves et des bandits : la crucifixion. Mais ta souffrance offerte en expiation de nos péchés va permettre à tous les bandits, à tous les pécheurs de la terre qui se convertiront, de recevoir le pardon du Père, et de retrouver ainsi leur dignité de fils bien-aimés.

Père miséricordieux, nous te prions pour tous ceux qui, innocents, sont arrêtés et traités comme des bandits, notamment pour les chrétiens dans certains pays du monde.

Nous te prions aussi pour tous ceux qui sont traités comme des esclaves : esclaves domestiques, esclaves au travail, esclaves sexuels, etc. Qu’ils retrouvent la liberté et leur dignité, nous t’en supplions ! **Ave**

Texte :

Ceux qui ont été crucifiés avec Jésus, Matthieu et Marc les qualifient par le même mot *lêstê* (brigand), utilisé par Jean pour qualifier Barabbas (cf. Mt 27,38 ; Mc 15,27 ; Jn 18,40). Il est clair qu’ils sont ainsi présentés comme des combattants de la résistance auxquels les Romains, pour les criminaliser, avaient simplement donné le titre de « brigands ». Ils sont crucifiés en même temps que Jésus parce qu’ils sont reconnus coupables du même crime : résistance contre le pouvoir romain.

Pour Jésus, toutefois, le type de délit est différent de celui des deux autres (...). Pilate sait bien que Jésus ne pensait pas à quelque chose de ce genre, c’est pourquoi, dans l’inscription pour la croix, il définit le « délit » de manière particulière : « Jésus le Nazoréen, le roi des Juifs » (Jn 19,19). Jusqu’à ce moment-là Jésus avait évité le titre de messie ou de roi (...). Maintenant le titre de roi peut apparaître aux yeux de tous. Dans les trois grandes langues de l’époque, Jésus est publiquement proclamé roi.

(Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p. 242.)

3 – L’abandon des disciples

La Parole de Dieu : Mt 26,51-52.56b

L’un de ceux qui étaient avec Jésus, portant la main à son épée, la tira, frappa le serviteur du grand prêtre, et lui trancha l’oreille. Alors Jésus lui dit : « Rentre ton épée, car tous ceux qui prennent l’épée périront par l’épée. »

Alors tous les disciples l’abandonnèrent et s’enfuirent.

Méditation :

Au moment où les gardes mettent la main sur Jésus, Pierre, toujours fougueux, fait preuve d’un certain courage : il est prêt à se battre, et à mourir pour Jésus (cf. Mt 26,35). Mais toi Jésus tu l’arrêtes. C’est ton heure, et tu as choisi librement de donner ta vie pour nous sauver, accomplissant ainsi les Écritures *selon lesquelles il faut qu’il en soit ainsi* (Mt 26,54).

Pierre, qui n’a pas voulu entendre l’annonce de la passion (cf. Mt 16,21-23), et qui rêve toujours d’un Messie triomphant qui libérerait Israël des Romains, est complètement désorienté, et les disciples le sont également. Ils sont confrontés au scandale d’un Messie serviteur souffrant qui va triompher du péché et de la mort par son seul amour : en livrant sa vie pour nous sur la croix !

Alors, cédant à la tentation, *tous les disciples l’abandonnèrent et s’enfuirent*. C’était toi Jésus, le bon berger, qui les rassemblais ; toi arrêté, ils sont perdus, et c’est le sauve-qui-peut ! Cependant, bon berger, tu veilles toujours sur eux : tu savais ce qui allait se passer (cf. Mt 26,30-31), et tu as prié le Père de les protéger (cf. Jn 17,12) ; en outre déjà dans ton cœur tu pries : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu’ils font. » (Lc 23,34)

Père très bon, nous te prions pour tous les disciples qui, aujourd’hui comme hier, abandonnent Jésus devant le scandale de la croix, du mal et de la souffrance...

Nous te confions aussi toutes les personnes qui vivent la terrible épreuve de l’abandon : les enfants abandonnés par leur maman ou par leur papa ; les époux abandonnés par leur conjoint ; les personnes âgées délaissées ; les pauvres abandonnés par la société, etc....

Qu’ils sentent ta présence à leurs côtés, toi qui jamais ne les abandonneras, comme tu l’as promis (cf. Is 49,15). **Ave**

Textes :

L’attente commune du salut est tournée par-dessus tout vers la concrète situation pénible d’Israël : vers la restauration du règne davidique, vers la liberté et l’indépendance d’Israël, et donc naturellement aussi vers le bien-être matériel d’un peuple en grande partie appauvri. (Benoît XVI, *Enfance de Jésus* p.67.)

[En se rendant à Gethsémani, Jésus a annoncé la dispersion des disciples (Mt 26,30-31).] Pierre ne fait pas attention à la prophétie de la Résurrection. Il n’appréhende que l’annonce de la mort et de la dispersion, et cela lui donne l’occasion de mettre en avant son courage intrépide et sa fidélité radicale à l’égard de Jésus. Parce qu’il s’oppose à la Croix, il ne peut pas entendre la parole sur la Résurrection, et il voudrait – comme précédemment près de Césarée de Philippe (cf. Mt 16,21-23) – le succès sans la Croix. Il met sa confiance dans ses propres forces. (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p.177.)

Sur le mont des oliviers, bien décidé à mettre en actes sa résolution, Pierre s’interpose en usant de l’épée. Mais il doit apprendre encore que le martyr est non pas un exploit héroïque, mais bien un don gratuit qui rend capable de souffrir pour Jésus. Il doit se détacher de l’héroïsme de ses actes et apprendre l’humilité du disciple. Sa volonté de se battre, son héroïsme finissent dans le reniement. (Benoît XVI, *ibid.* p.92)

4 – Le jugement de Jésus par le grand prêtre et le sanhédrin

La Parole de Dieu : Mt 26,57.59-60.63-66

Ceux qui avaient arrêté Jésus l'amènèrent devant Caïphe, le grand prêtre, chez qui s'étaient réunis les scribes et les anciens.

Les grands prêtres et tout le Conseil suprême cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mettre à mort.

Mais Jésus gardait le silence. Le grand prêtre lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répond : « C'est toi-même qui l'as dit ! En tout cas, je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel. »

Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé ! Pourquoi nous faut-il encore des témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ! Quel est votre avis ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. »

Méditation :

Seigneur Jésus, te voici devant le grand prêtre, l'homme le plus important de la société juive. C'est l'homme du Temple : lui seul peut entrer une fois par an dans le Saint des Saints et prononcer le Nom divin ; il est chargé de garder la Loi et de préparer la venue du Messie ; intermédiaire entre Dieu et le peuple, il offre au nom de celui-ci des sacrifices, en particulier pour le pardon des péchés (cf. Hé 5,1-4).

Le drame est qu'il n'a pas cru en toi : il n'a pas su, ni voulu reconnaître en toi le Messie annoncé par les prophètes ; au contraire même, il te considère comme un imposteur, un blasphémateur, et a donc décidé que tu devais mourir (cf. Jn 11,45-54).

Dans son orgueil et son aveuglement, le grand prêtre est ainsi devenu un suppôt de Satan : celui-ci est menteur et meurtrier dès l'origine (cf. Jn 8,44) ; or *les grands prêtres et tout le Conseil suprême cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mettre à mort*. Ce procès de Jésus est une parodie « stalinienne » dont le résultat est décidé d'avance.

Seigneur Jésus, quand le grand prêtre te demande : « *Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu* », tu reconnais que oui : « *C'est toi-même qui l'as dit !* » Mais tu précises que tu n'es pas un messie temporel ; tu es venu révéler le Père, et réconcilier les hommes avec lui : « *En tout cas, je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel.* »

Alors, aveuglés par leur manque de foi, le grand prêtre t'accuse de blasphème et le Conseil te condamne à mort. (Le Conseil, mais pas tout le peuple juif, qui ne peut être rendu collectivement responsable de ta mort ! Cf. CEC 597 ci-après)

Grande est ta souffrance, Seigneur Jésus, car, en te condamnant, c'est ton Père qu'ils rejettent. Comme ils n'ont pas voulu reconnaître les œuvres que tu as faites au nom du Père, « *leur péché est sans excuse* », as-tu affirmé (cf. Jn 15,23-25). Ils « *agissaient ainsi à la fois par ignorance* » (cf. Lc 23,34 ; Ac 3,17-18) et par « *l'endurcissement* » (Mc 3,5 ; Rm 11,25) de « *l'incrédulité* » (Rm 11,20). » (CEC n° 591) (Cf. les impropères du Vendredi Saint !)

En agissant ainsi, le grand prêtre s'est disqualifié aux yeux de Dieu. Désormais c'est toi, Jésus, l'unique Grand Prêtre de la religion nouvelle. Tu vas offrir une fois pour toutes le sacrifice qui va nous réconcilier avec Dieu, et devenir ainsi le Grand Prêtre de l'Alliance nouvelle et éternelle en ton Sang (cf. Hé 5 à 10).

Ton sang, tu vas le verser aussi pour ceux qui te condamnent à mort. Déjà dans ton cœur tu pries : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !* » (Lc 23,34) S'ils se convertissent, comme l'ont fait Nicodème et Joseph d'Arimathie, le Père leur pardonnera !

Père juste, nous te prions pour les juifs, nos frères aînés dans la foi, qui ont été accusés injustement de déicide, et victimes d'antisémitisme durant des siècles. Qu'ils reconnaissent Jésus comme leur Messie afin qu'il n'y ait plus qu'un seul peuple de Dieu.

Nous te prions aussi pour les chrétiens persécutés par des fanatiques religieux, se réclamant de l'islam ou de l'hindouisme, qui les massacrent au nom de Dieu. Unis à Jésus condamné injustement, qu'ils reçoivent de l'Esprit Saint la force des martyrs !

Nous te prions aussi pour tous ceux qui sont accusés injustement et condamnés, dans l'Église, dans les familles et dans la société : handicapés, divorcés, homosexuels, juifs, arabes, gens de couleur, etc. Qu'ils expérimentent ta miséricorde qui ne juge pas, qui relève et qui rend à chacun sa dignité.

Ave

Textes :

Lorsque Caïphe pose solennellement la question essentielle : « *Es-tu le Christ, le Fils du Béni ?* » (Mt 26,63 ; Mc 14,61), Jésus sent que l'expression pourrait encore être entendue au sens d'un messianisme temporel. Aussi répond-il indirectement en ouvrant une autre perspective : il annonce sa venue comme souverain juge sous les traits du Fils de l'Homme. Aux titres de Messie et de Fils de l'Homme, il donne ainsi une portée proprement divine, bien soulignée dans l'évangile de Luc : « *Tu es donc le Fils de Dieu ? – Tu dis bien, je le suis.* » (Lc 22,70) Révélation paradoxale : dépouillé de tout, et apparemment abandonné de Dieu (cf. Mt 27,46p), Jésus garde intactes ses revendications ; jusqu'à la mort, il restera sûr de son Père. (Vocabulaire de théologie biblique, Cerf 1988 p. 468.)

Jésus a accepté le titre de Messie qui avait diverses significations selon la tradition, mais en même temps, il l'a précisé d'une manière telle qu'il provoquait une condamnation. (...) Pour les membres du Sanhédrin, cela devait apparaître politiquement privé de sens et théologiquement inacceptable, puisque, de fait, une proximité de la « Puissance », une participation à la nature même de Dieu était alors exprimée, et cela était considéré comme un blasphème. Pourtant Jésus n'avait fait que mettre en relation certaines paroles de l'Écriture, et avait exprimé sa mission « selon les Écritures », avec les paroles mêmes de l'Écriture. Mais pour les membres du Sanhédrin, à l'évidence, cette application des paroles sublimes de l'Écriture à Jésus apparut comme une attaque insupportable à la grandeur de Dieu, à son unicité. Aux yeux du grand prêtre et des autres avec lui, la matérialité du blasphème était de fait avérée par la réponse de Jésus, et Caïphe *déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé !* (Mt 26,65)

(Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II*, p. 209-210.)

En tenant compte de la complexité historique du procès de Jésus manifestée dans les récits évangéliques, et quel que puisse être le péché personnel des acteurs du procès (Judas, le Sanhédrin, Pilate) que seul Dieu connaît, on ne peut en attribuer la responsabilité à l'ensemble des Juifs de Jérusalem, malgré les cris d'une foule manipulée (cf. Mc 15, 11) et les reproches globaux contenus dans les appels à la conversion après la Pentecôte (cf. Ac 2, 23. 36 ; 3, 13-14 ; 4, 10 ; 5, 30 ; 7, 52 ; 10, 39 ; 13, 27-28 ; 1 Th 2, 14-15). Jésus lui-même en pardonnant sur la croix (cf. Lc 23, 34), et Pierre à sa suite, ont fait droit à " *l'ignorance* " (Ac 3, 17) des Juifs de Jérusalem et même de leurs chefs. (...) Aussi bien l'Église a-t-elle déclaré au Concile Vatican II : " Ce qui a été commis durant la passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. (...) Les Juifs ne doivent pas être présentés comme réprouvés par Dieu, ni maudits comme si cela découlait de la Sainte Écriture " (NA 4). (CEC n° 597)

5 – Les gardes maltraitent et humilient Jésus

La Parole de Dieu : Lc 22,63-65

Les hommes qui gardaient Jésus se moquaient de lui et le rouaient de coups.

Ils lui avaient voilé le visage, et ils l'interrogeaient : « Fais le prophète ! Qui est-ce qui t'a frappé ? » Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres blasphèmes.

Méditation :

Seigneur Jésus, te voici comme Abel, le juste, frappé par Caïn (cf. Gn 4). Ainsi tu t'identifies à tous les innocents qui ont été persécutés, maltraités, depuis les origines de l'humanité, ou qui le sont aujourd'hui, et tu viens donner sens à toutes ces injustices.

Pour les gardes, tu n'es plus un être humain comme eux, tu es un condamné, un malfaiteur, un blasphémateur, un objet entre leurs mains. L'homme, à la différence de l'animal, a cette redoutable capacité de vilipender autrui pour bloquer en lui-même les sentiments humains – notamment de compassion -, et transformer l'autre en objet sur lequel il peut alors défouler sans frein son agressivité et toute sa méchanceté. Il est bien secondé en cela par Satan qui se déchaîne à travers lui !

Seigneur Jésus, les gardes commencent à te faire souffrir de toutes les manières ; physiquement : ils te rouaient de coups ; moralement : ils se moquaient de toi ; et surtout spirituellement : ils proféraient contre toi beaucoup d'autres blasphèmes.

Or toi, Jésus, comme le serviteur souffrant, tu te tais. *Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche.* (Is 53, 7) Et saint Pierre, qui a peut-être été témoin de la scène, ajoute : *Insulté, il ne rendait pas l'insulte, dans la souffrance, il ne menaçait pas, mais il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice.* (1 P 2,23)

Luc souligne un détail significatif : *Ils lui avaient voilé le visage.* Cela permet aux gardes de te narguer, Jésus : « Fais le prophète ! Qui est-ce qui t'a frappé ? » Mais ce détail révèle que toi, Jésus, qui es Dieu, le Saint, l'Innocent, tu ne peux pas voir le mal. Celui-ci te restera toujours extérieur. Et face au mal, tu ne peux réagir que par un sur-amour, qui prend la forme du pardon offert en vue de la réconciliation avec le Père. Devant les gardes tu ne dis rien, mais tu offres tes souffrances pour eux, et, intérieurement, tu pries déjà : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » (Lc 23,34)

Père des pauvres, nous te prions pour tous ceux qui sont victimes de mauvais traitements, dans les familles (enfants et femmes battus), dans la société (souffre-douleurs harcelés à l'école ou au travail ; handicapés et personnes âgées maltraitées) et dans le monde (tous ceux que les pays riches laissent mourir de faim ou s'entretuer dans des guerres absurdes et interminables, etc.). En eux, c'est Jésus qui continue sa passion aujourd'hui : console-les, et inspire aux responsables d'œuvrer pour la justice et pour la paix partout dans le monde.

Ave

Textes :

Maintenant s'abattent sur Jésus, qui a prédit sa venue dans la gloire, les outrages brutaux de ceux qui se savent les plus forts et qui lui font sentir leur pouvoir et tout leur mépris. Celui dont ils avaient eu peur, peu de jours auparavant, est maintenant entre leurs mains. L'ignoble conformisme d'âmes faibles se sent fort pour aggraver celui qui semble dès lors être seulement impuissance.

Ils ne se rendent pas compte que, justement en le tournant en dérision et en le frappant, ils accomplissent à la lettre en Jésus le destin du Serviteur de Dieu : humiliation et exaltation s'entremêlent d'une manière mystérieuse.

C'est justement parce qu'il est frappé qu'il est le Fils de l'homme, qu'il vient de Dieu dans la nuée ténébreuse, et qu'il établit le Royaume du Fils de l'homme, le règne de la bienveillance humaine qui vient de Dieu. « *Dorénavant, vous verrez...* » avait dit Jésus selon Matthieu (26,64), en un paradoxe irritant. *Dorénavant* quelque chose de nouveau commence. Tout au long de l'histoire, les hommes regardent le visage déformé de Jésus et reconnaissent précisément en lui la gloire de Dieu. (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II*, p.210.)

Si la béatitude de la douceur vécue par Notre Seigneur au cours de sa vie terrestre nous permet de saisir un des aspects les plus divins de son mystère, c'est à l'Agonie et à la Croix, où elle se manifeste de façon toute particulière, que nous pouvons mesurer la force d'âme de Jésus. Or cette force d'âme de Jésus, cette patience dont il fait preuve durant ces mystères douloureux, et qui font de lui le martyr par excellence, il les exerce dans la douceur de l'agneau ; à travers les souffrances, à travers les tristesses mortelles, le cœur de Jésus nous montre sa douceur infinie.

Il est assez normal d'être doux lorsque tout réussit, mais dans un être broyé par la souffrance, la douceur devient la manifestation la plus merveilleuse du divin dans le sensible. Souvent la souffrance qui vient de la violence engendre en nous l'amertume, et celle-ci durcit le cœur de l'homme. (...) L'amertume et le mépris, qui sont les deux grandes tentations dans la souffrance, nous empêchent de l'assumer, de boire le calice jusqu'à la lie.

Il faut accepter d'aller jusqu'au bout des exigences de la souffrance pour que celle-ci, en purifiant notre cœur, permette à la douceur de s'en emparer plus profondément. Alors seulement la souffrance peut être dépassée et mise totalement au service de l'amour. Pensons à la manière dont Jésus reçoit le baiser de Judas, à la manière dont il se livre à la cohorte... Cette douceur dans l'attitude de Jésus est signe que l'amour divin est en lui et qu'il brûle tout ; elle est le signe de la douceur intérieure en laquelle il se donne à son Père ; car si le Christ est infiniment doux dans sa miséricorde, c'est qu'il est infiniment doux dans son sacrifice, dans son holocauste.

(P. Marie-Dominique PHILIPPE, *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p. 225.)

Sur Jésus s'abat le mal du monde, et pas seulement le mal de cette cohorte de soldats qui pouvaient par dérision taper sur le Christ dans la cour du grand prêtre ; le mal de toute l'humanité, de tous les temps, qui s'abat sur le Mystère de Dieu. Ce qui est inouï, c'est que ce Dieu de majesté est aveugle devant le mal. Il a les yeux bandés. Il ne peut pas voir le mal. (...) Cette situation étonnante, historique, devient là une manifestation métaphysique, théologique, de la Divinité même, sur ce visage serein, plein de majestueuse douceur, de l'Agneau que l'on mène à la boucherie et qui n'ouvre pas plus les yeux que la bouche.

À travers l'agonie historique du Christ, qui n'a duré qu'un temps limité, se manifeste cette mystérieuse agonie de l'amour de Dieu bafoué, recevant, portant sur lui, dans la Majesté même de sa Sainteté, la contradiction de l'inadmissible mal, du péché, et demeurant aveugle par rapport à elle, car il ne peut pas la connaître. Selon l'expression bouleversante de saint Thomas d'Aquin, « Dieu n'a pas idée du mal ». « *Dis-nous qui t'a frappé !* » ... En effet, Dieu ne peut pas « dire » le mal car il ne le conçoit pas ; il ne peut qu'en assumer les conséquences. Il ne peut ni le prévoir, ni même le voir, car il est étranger ontologiquement, infiniment étranger, au mal. Il n'a rien, absolument rien, à voir avec lui ; il n'a pas partie liée avec lui, ni activement, ni même passivement. Il est totalement étranger à ce mal ; et cependant ce mal s'abat sur Lui ; il lève la main contre sa majesté et crache sur son visage de gloire.

(P. Jean-Miguel GARRIGUES, *Dieu sans idée du mal*, Éditions Critérion 1982, p. 17.)

6 – Le reniement de Pierre

La Parole de Dieu : Mt 26,69-75

Cependant Pierre était assis dehors dans la cour. Une jeune servante s'approcha de lui et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus, le Galiléen ! » Mais il le nia devant tout le monde et dit : « Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Une autre servante le vit sortir en direction du portail et elle dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus, le Nazaréen. » De nouveau, Pierre le nia en faisant ce serment : « Je ne connais pas cet homme. »

Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu es l'un d'entre eux ! D'ailleurs, ta façon de parler te trahit. » Alors, il se mit à protester violemment et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. »

Et aussitôt un coq chanta. Alors Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et, dehors, pleura amèrement.

Méditation :

Pierre, après s'être enfui au moment de l'arrestation de Jésus, a décidé de suivre son Maître de loin. Conscient de la responsabilité que celui-ci lui a confiée (cf. Mt 16,18-19), il est là, « dans la cour du palais du grand prêtre, afin, si possible, d'obtenir des informations sur l'évolution de la situation de Jésus. » (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II*, p. 92.)

Mais il est *dehors*. *Dehors* physiquement, certes, mais surtout spirituellement. Il n'a pas conscience de ce qui se joue – le mystère de notre Rédemption -, car il n'a pas voulu ou pas pu entendre l'annonce répétée par Jésus de sa passion, de sa mort et de sa résurrection (cf. Mt 16,21-23).

Aussi lorsqu'une jeune servante s'approcha de lui et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus, le Galiléen ! » Pierre le nia devant tout le monde et dit : « Je ne sais pas de quoi tu parles. » Pierre, le chef de l'Église à naître, renie son Maître devant une jeune servante du grand prêtre ! Peut-être cherche-t-il à se préserver ainsi en vue de sa mission ; mais si c'est le cas, comment remplirait-il sa mission en se coupant de celui qui la lui a confiée ? En reniant celui qu'il est chargé d'annoncer ?

Une autre servante le vit sortir en direction du portail et elle dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus, le Nazaréen. » De nouveau, Pierre le nia en faisant ce serment : « Je ne connais pas cet homme. »

Cette fois-ci le reniement s'aggrave, et le fossé se creuse encore plus entre Pierre et Jésus. Sans doute par peur, le disciple renie son Maître en faisant un faux serment, et en affirmant : « *Je ne connais pas cet homme.* » Il vient de passer trois ans avec lui, et il ne le connaît pas ? Quel culot !

Pourtant il y a quelque chose de vrai dans cette affirmation de Pierre. Le Jésus qu'il connaît, c'est celui qui chassait les démons, qui guérissait les malades, qui remettait en place les pharisiens, qui apaisa une tempête et lui permit de marcher sur la mer (cf. Mt 14,22-33), qui multiplia le pain pour la foule (cf. Mt 15,32-39), qui fut transfiguré devant lui (cf. Mt 17,1-9), et qui entra triomphalement à Jérusalem (cf. Mt 21,1-11). Par contre, Pierre ne connaît pas ce Jésus, défiguré à Gethsémani, qui s'est laissé arrêter sans aucune résistance, qui, sans se défendre, a été condamné à mort par le Sanhédrin, et qui est maintenant le jouet de tous les mauvais traitements des gardes. Non, Pierre ne connaît pas cet homme. Il se heurte au scandale de la croix, et se désolidarise de ce Jésus, aggravant ainsi sa faute, et blessant douloureusement le cœur de son Seigneur.

Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu es l'un d'entre eux ! D'ailleurs, ta façon de parler te trahit. » Alors, il se mit à protester violemment et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. »

Une troisième fois Pierre a l'occasion de s'affirmer comme disciple de Jésus, et cette fois *il se mit à protester violemment et à jurer*. À présent il ne pense plus qu'à lui, et pour sortir de ce mauvais pas, il n'hésite pas à enfreindre le 8^{ème} commandement. Mais « les offenses à la vérité sont des infidélités foncières à Dieu et sapent les bases de l'alliance » (CEC 2464). Pierre a succombé à la tentation, car le mensonge est une œuvre diabolique (cf. Jn 8,44). L'apôtre qui, il y a peu à Césarée, a proclamé que Jésus est le Messie (Mt 16,16) est tombé bien bas : il vient de le renier honteusement trois fois !

Et aussitôt un coq chanta. Alors Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Pierre réalise alors l'horreur de sa faute, mais Jésus pose sur lui un regard miséricordieux (Lc 22,61), priant à nouveau pour que sa foi ne défaille pas (cf. Lc 22,32). Alors Pierre *sortit et, dehors, pleura amèrement*. Cette humiliation lui a appris l'humilité (cf. 1 P 5,5-6) : il reconnaît son péché et attend le pardon de Jésus. *Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés* (Mt 5,5).

Seigneur Jésus, humblement nous t'en prions, intercède auprès du Père pour les pasteurs défaillants qui refusent la croix et prônent des idées mondaines ; pour tous les croyants qui te renient lorsqu'ils sont dans de douloureuses épreuves ; pour tous ceux qui sont reniés par un proche : enfants par un parent ; parents par un enfant ; époux par un conjoint, etc. Qu'ils reviennent tous à toi, afin que, le jour du jugement, tu n'aies pas à les renier devant ton Père qui est aux cieux (cf. Mt 10,33). **Ave**

Texte :

Au Jardin des Oliviers, Pierre a frappé de son glaive. Il voulait démontrer son courage. Cependant, devant la servante, il a affirmé ne pas connaître Jésus. À ce moment-là, cela ne lui semblait qu'un petit mensonge, pour pouvoir rester près de Jésus. Son héroïsme s'est effondré à cause d'un jeu mesquin pour une place au centre des événements. Nous tous nous devons toujours à nouveau apprendre à accepter Dieu et Jésus Christ tel qu'il est, et non tel que nous voudrions qu'il soit.

(Benoît XVI. Homélie du 21-04-2011)

La tristesse [de Jésus] causée par le reniement de Pierre revêt un caractère particulier. Cette tristesse qui afflige si profondément le cœur de l'ami, le cœur du maître bien-aimé, est humainement horrible à porter et devrait même entraîner avec elle le découragement, puisque celui à qui fut donné le pouvoir d'être le chef des Apôtres, celui pour qui Jésus a prié tout particulièrement, celui-là, devant l'ironie et le mépris de quelques femmes, rougit de son maître et jure qu'il ne le connaît pas ! La tristesse causée par l'infidélité de nos amis est bien plus lourde à porter que l'indifférence des étrangers, plus lourde que la haine de nos ennemis ; c'est une tristesse accablante et déroutante, qui a sur tout notre être un pouvoir très spécial de désagrégation parce que, l'ami étant un autre nous-mêmes, son infidélité nous atteint dans ce que nous avons de plus intime et risque toujours de nous détruire. Dans son Agonie, Jésus vit cette tristesse causée par le reniement de Pierre, il la vit avec une intensité unique en raison de la délicatesse infinie de son cœur et de l'amour de prédilection qu'il a pour Pierre ; mais il ne s'y arrête pas et l'assume entièrement dans sa miséricorde qui nous est comme dévoilée par son regard sur Pierre, aussitôt après le chant du coq. Jésus, malgré la tristesse qui l'afflige et qui atteint si profondément son cœur d'homme et d'ami, ne pense qu'à Pierre ; il ne pense qu'à lui pardonner et à l'empêcher de sombrer dans le désespoir.

(P. Marie-Dominique PHILIPPE, *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p.170)

7 – Le suicide de Judas

La Parole de Dieu : Mt 21,1-5

Le matin venu, tous les grands prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour le faire mettre à mort. Après l'avoir ligoté ils l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate, le gouverneur. Alors, en voyant que Jésus était condamné, Judas, qui l'avait livré, fut pris de remords ; il rendit les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens. Il leur dit : « J'ai péché en livrant à la mort un innocent. » Ils répliquèrent : « Que nous importe ? Cela te regarde ! » Jetant alors les pièces d'argent dans le Temple, il se retira et alla se pendre.

Méditation :

C'est en voyant Jésus condamné que Judas semble réaliser l'énormité de sa faute, comme si, en allant voir les grands prêtres avant l'arrestation de Jésus (Mt 26,14-15), il avait pensé seulement à l'argent qu'il allait gagner, et n'avait pas eu conscience de ce qu'il faisait réellement. C'est ainsi que procède Satan dans la tentation : il nous fait croire que ce que nous allons faire n'est pas grave ; mais lorsque la faute a été commise, il se fait accusateur et en souligne toute la gravité pour pousser le pécheur au désespoir. (1)

Pris de remords, Judas reconnaît : « *J'ai péché en livrant à la mort un innocent.* » Ce remords est bon : c'est la voix de sa conscience qui lui fait comprendre que ce qu'il a fait est très grave. Que va-t-il faire ? Fuir sa mauvaise conscience ou demander le pardon de Dieu ?

Pour se débarrasser de ce poids de culpabilité énorme qui le plonge dans l'angoisse, Judas retourne voir les grands prêtres et leur rend l'argent reçu d'eux. Comme s'il voulait revenir en arrière et récrire l'histoire ; mais ce n'est pas possible. En rendant l'argent, peut-être essaye-t-il de rejeter la responsabilité de ce qui est arrivé sur les grands prêtres, comme Adam accusant Ève de l'avoir tenté. Mais ceux-ci lui laissent tout le poids de la culpabilité : « *Que nous importe ? Cela te regarde !* » Les méchants sont solidaires pour faire le mal, mais quand vient l'accusation, c'est chacun pour soi et chacun accuse l'autre !

Judas aurait mieux fait d'aller vers l'unique grand Prêtre, Jésus, pour implorer le pardon de Dieu. *Si quelqu'un vient à pécher, - écrira saint Jean - nous avons un défenseur devant le Père, Jésus Christ, qui est juste* (1 Jn 2,1). Et même si le poids de la culpabilité est énorme, gardons confiance en sa miséricorde, *car, si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout* (1 Jn 3,20). Certes, ce n'était pas facile d'aller voir Jésus à ce moment-là ; mais Judas aurait pu aller vers Marie : elle ne l'aurait pas rejeté, et l'aurait invité à garder confiance en la miséricorde infinie de Dieu.

Judas n'a pas eu l'humilité de demander pardon. Au lieu de cela, il s'est replié sur lui-même, et Satan, dont le nom signifie « l'accusateur », a eu beau jeu de lui montrer l'énormité de son crime pour le pousser au désespoir. Judas a perdu toute confiance en Dieu ; il n'a plus confiance en personne, pas même en lui. Il s'est coupé de l'Amour, s'est laissé envahir par la haine, et maintenant cette haine se retourne contre lui et le détruit. Il n'a pas voulu aller vers Jésus ou vers Marie : il n'a plus d'espérance de salut. Sa culpabilité le mine et son angoisse l'envahit tout entier. Satan, *le meurtrier* (Jn 8,44) lui suggère alors un « bon » moyen de s'en débarrasser : le suicide. Alors Judas *se retira et alla se pendre.*

Seigneur, nous te prions pour tous ceux qui, écrasés par le remords et le sentiment de culpabilité, sont désespérés et tentés par le suicide. Qu'ils comprennent qu'il y a une autre voie pour sortir de leur enfer : se jeter dans les bras miséricordieux du Père, pour recevoir son pardon qui libère et redonne la vie ! **Ave**

(1) Un seul exemple : on fait croire aux femmes enceintes que l'IVG est une banale intervention médicale ; mais lorsque l'avortement a eu lieu, certaines réalisent, horrifiées, qu'elles ont permis qu'on tue leur enfant !

Textes :

Il existe deux sortes de tristesses : une tristesse qui a perdu l'espérance, celle de la perte de confiance dans l'amour comme dans la vérité, qui mine l'homme de l'intérieur et le détruit ; mais aussi la tristesse qui procède du bouleversement provoqué par la vérité, et qui amène l'homme à la conversion, à la résistance au mal. Cette tristesse-ci est salutaire parce qu'elle enseigne à l'homme à espérer et à aimer de nouveau.

Celui qui incarne la première forme de tristesse, c'est Judas qui, frappé de frayeur en songeant à sa chute, n'ose plus espérer, et qui se pend, en proie au désespoir. Incarnant la deuxième forme de tristesse, il y a Pierre qui, sous le regard du Seigneur, verse des larmes salutaires car elles labourent la terre de son âme. Il prend un nouveau départ et devient un homme nouveau. (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth I* p.107.)

Judas est tombé sous le pouvoir de quelqu'un d'autre : celui qui brise l'amitié avec Jésus (...) n'arrive pas à la liberté, mais il devient au contraire l'esclave d'autres puissances – ou plutôt : le fait de trahir cette amitié découle alors de l'intervention d'un autre pouvoir auquel on s'est ouvert.

Et pourtant, la lumière qui, venant de Jésus, était tombée sur l'âme de Judas, ne s'était pas éteinte complètement. Il y a un premier pas vers la conversion : « J'ai péché », dit-il à ses commanditaires. Il essaye de sauver Jésus et rend l'argent. Tout ce qu'il avait reçu de Jésus de pur et de grand, demeurerait inscrit dans son âme – il ne pouvait pas l'oublier.

Sa deuxième tragédie – après la trahison – est qu'il ne réussit plus à croire à un pardon. Sa repentance devient désespoir. Il ne voit plus désormais que lui-même et ses ténèbres ; il ne voit plus la lumière de Jésus – cette lumière qui peut illuminer et même outrepasser les ténèbres. Il nous fait ainsi découvrir la forme erronée du repentir : un repentir qui n'arrive plus à espérer, mais qui ne voit désormais que sa propre obscurité, est destructeur et n'est donc pas un authentique repentir. La certitude de l'espérance est inhérente au juste repentir – une certitude qui naît de la foi dans la puissance supérieure de la Lumière qui s'est faite chair en Jésus.

(Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p.89.)

Catéchisme de l'Église catholique : Le suicide

2280 - Chacun est responsable de sa vie devant Dieu qui la lui a donnée. C'est Lui qui en reste le souverain Maître. Nous sommes tenus de la recevoir avec reconnaissance et de la préserver pour son honneur et le salut de notre âme. Nous sommes les intendants et non les propriétaires de la vie que Dieu nous a confiée. Nous n'en disposons pas.

2281 - Le suicide contredit l'inclination naturelle de l'être humain à conserver et à perpétuer sa vie. Il est gravement contraire au juste amour de soi. Il offense également l'amour du prochain, parce qu'il brise injustement les liens de solidarité avec les sociétés familiale, nationale et humaine à l'égard desquelles nous demeurons obligés. Le suicide est contraire à l'amour du Dieu vivant.

2282 - S'il est commis dans l'intention de servir d'exemple, notamment pour les jeunes, le suicide prend encore la gravité d'un scandale. La coopération volontaire au suicide est contraire à la loi morale.

Des troubles psychiques graves, l'angoisse ou la crainte grave de l'épreuve, de la souffrance ou de la torture peuvent diminuer la responsabilité du suicidaire.

2283 - On ne doit pas désespérer du salut éternel des personnes qui se sont donné la mort. Dieu peut leur ménager par les voies que lui seul connaît, l'occasion d'une salutaire repentance. L'Église prie pour les personnes qui ont attenté à leur vie.

8 – Jésus devant Pilate

La Parole de Dieu : Jn 18,28.33.36-38 ; 19,10-11

28 *Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au Prétoire. C'était le matin. (...)*
33 *Alors Pilate (...) appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » (...)* 36 *Jésus déclara : « Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. En fait, ma royauté n'est pas d'ici. »*
Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi-même qui dis que je suis roi. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. »
Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » (...)
10 *Pilate lui dit alors : « Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher, et pouvoir de te crucifier ? »* 11 *Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut. »*

Méditation :

Seigneur Jésus, après t'avoir condamné à mort, les grands prêtres et le sanhédrin, n'ayant pas le droit de t'exécuter, t'amènent devant Pilate, le gouverneur romain. Ils mettent alors en avant le fait qu'en te déclarant le Messie, tu t'opposes à César (cf. Jn 19,12).

Voici donc en présence le représentant de l'empereur romain – celui-ci est alors l'homme le plus puissant au monde –, et toi, Jésus, « le roi des Juifs », le Roi de l'univers.

Évidemment, ta royauté n'a rien de temporel, tu le dis clairement au gouverneur : « *Ma royauté n'est pas de ce monde.* » Depuis le début de ta mission, tu as soigneusement écarté cette conception des choses, par exemple après avoir multiplié les pains (cf. Jn 6,15).

Seigneur Jésus, ta royauté est d'un autre ordre : « *Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité.* » Voilà qui confirme ce que pensait Pilate : tu n'es en rien un révolutionnaire ; mais cette déclaration l'interpelle en même temps. Va-t-il s'ouvrir au mystère que tu es en train de lui révéler ?

Toi qui as dit : « *Je suis la vérité* » (Jn 14,6), tu es venu manifester aux hommes que Dieu est amour et qu'il veut instaurer sur terre son royaume d'amour. Sur le plan politique, Dieu dirige le monde par sa Providence (Cf. CEC 302 à 308.). Les hommes politiques, le plus souvent inconsciemment, sont les instruments de celle-ci, comme tu le rappelles à Pilate : « *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut.* » Mais, dans leur liberté, ils peuvent mal agir, et contrecarrer ainsi le dessein d'amour de Dieu (cf. Sg 6,1-6).

Dans ce contexte particulièrement tendu, le gouverneur se montre sceptique : *Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »* Sa vérité est qu'il exerce le pouvoir au nom de l'empereur, et qu'il a intérêt à ne pas décevoir celui-ci pour ne pas compromettre sa propre carrière. D'ailleurs l'empereur se considère comme un dieu et on lui rend un culte ; et Pilate lui est tout dévoué. Entre le Fils de Dieu et son dieu, il a déjà choisi.

Seigneur Jésus, au début de ta vie publique, Satan, te montrant « *tous les royaumes du monde et leur gloire* », t'avait tenté : « *Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi.* » Tu as rejeté Satan et choisi ton Père : « *Arrière, Satan ! Car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte.* » (Mt 4,9-10)

Ceux qui choisissent l'idole du pouvoir cèdent à la concupiscence, deviennent esclaves de Satan, et dès lors leur pouvoir se pervertit. Pour assurer le sien, Pilate va te condamner à mort, Jésus, toi qui es innocent, et, qui plus est, le Fils de Dieu !

Père Saint, toi qui gouvernes le monde avec sagesse, nous te prions pour tous les gouvernants : qu'ils cherchent la vérité et exercent leur pouvoir en servant le bien véritable.

Nous te prions aussi pour tous ceux qui ont à subir un régime autoritaire, totalitaire : pour tous ceux – en particulier les chrétiens - qui sont arrêtés, accusés, torturés et tués injustement. Que la force de l'Esprit les soutienne ! **Ave**

Texte :

L'image de Pilate dans les Évangiles nous fait découvrir, de manière réaliste, le préfet romain comme un homme qui savait intervenir brutalement, si cela lui semblait opportun pour l'ordre public. Mais il savait aussi que Rome devait sa domination sur le monde, en premier lieu, à sa tolérance vis-à-vis des divinités étrangères et à la force pacificatrice du droit romain.

L'accusation selon laquelle Jésus se serait déclaré roi des Juifs était grave. (...) Mais Pilate savait que Jésus n'avait pas suscité un mouvement révolutionnaire. D'après tout ce qu'il avait entendu dire, Jésus devait lui être apparu comme un exalté religieux qui, peut-être, violait des prescriptions judaïques concernant le droit et la foi, mais cela ne l'intéressait pas. C'était aux Juifs eux-mêmes qu'il revenait de juger cela. Au regard des règlements romains concernant la juridiction et le pouvoir, qui entraient dans ses compétences, il n'y avait rien de sérieux contre Jésus (cf. Jn 18,34) (...)

Mais au cours de l'interrogatoire, voici à l'improviste un moment qui soulève de l'agitation : la déclaration de Jésus. À la question de Pilate : « *Donc tu es roi ?* », il répond : « *Tu le dis : je suis roi. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix.* » (Jn 18,37) (...)

Cette « confession » de Jésus met Pilate dans une étrange situation : l'accusé revendique royauté et règne (*basileia*). Mais elle souligne la totale originalité de cette royauté. (...) Ce règne est non violent. Il n'a aucune légion à sa disposition.

Jésus a introduit un concept positif pour rendre perceptible l'essence et le caractère particulier du pouvoir de cette royauté : la vérité. (...)

Le pragmatique Pilate demande : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » (Jn 18,38) C'est la question que se pose aussi la doctrine moderne de l'État : est-ce que la politique peut prendre la vérité comme catégorie pour sa structure ? Ou bien faut-il laisser la vérité, comme dimension inaccessible, à la subjectivité (...) ?

Mais, par ailleurs, que se passe-t-il si la vérité ne compte pour rien ? Quelle justice alors sera possible ? Est-ce qu'il ne doit pas y avoir des critères communs qui garantissent véritablement la justice pour tous – critères soustraits à l'arbitraire des opinions changeantes et aux concentrations du pouvoir ? N'est-il pas vrai que les grandes dictatures se sont maintenues par la force du mensonge idéologique, et que c'est la vérité seule qui a pu apporter la libération ?

« *Qu'est-ce que la vérité ?* » La question de l'homme pragmatique, posée de manière superficielle, non sans un certain scepticisme, est une question grave, dans laquelle, de fait, est en jeu le destin de l'humanité. (...)

Vérité et mensonge en ce monde sont continuellement mêlés de manière inextricable. La vérité, dans toute sa grandeur et sa pureté n'apparaît pas. Le monde est « vrai » dans la mesure où il est reflet de Dieu, la Raison éternelle d'où il a jailli. Et il devient d'autant plus vrai qu'il s'approche davantage de Dieu. L'homme devient « vrai », devient lui-même s'il devient conforme à Dieu. Alors il atteint sa vraie nature.

Rendre témoignage à la vérité signifie mettre au premier plan Dieu et sa volonté face aux intérêts du monde et à ses puissances. Dieu est la mesure de l'être. (...) Quand la vérité n'est pas reconnaissable, cette situation conduit inévitablement à la domination du pragmatisme, et ainsi le pouvoir des forts devient véritablement le dieu de ce monde.

(Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p. 217 à 221)

9 – Jésus devant Hérode

La Parole de Dieu : Lc 23,6-9

Pilate demanda si l'homme était Galiléen. Apprenant qu'il relevait de l'autorité d'Hérode, il le renvoya devant ce dernier, qui se trouvait lui aussi à Jérusalem en ces jours-là. À la vue de Jésus, Hérode éprouva une joie extrême : en effet, depuis longtemps il désirait le voir à cause de ce qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire un miracle. Il lui posa bon nombre de questions, mais Jésus ne lui répondit rien.

Méditation :

Pilate ne voulait pas te condamner à mort, Jésus, parce que le droit romain ne permettait pas de condamner un innocent, et sans doute parce qu'il ne voulait pas se laisser dicter ce qu'il avait à faire par le sanhédrin. Il t'envoya donc à Hérode, le tétrarque de Galilée.

Celui-ci n'avait qu'un pouvoir limité (2), mais il s'accrochait à ce qui lui restait de gloire liée à son titre. Comme ces mauvais rois-bergers que vilipendait Ézéchiel six siècles auparavant (cf. Éz 34), Hérode remplissait bien mal sa fonction. Il se souciait peu du jugement de Dieu, et était très dépendant des qu'en-dira-t-on.

Il vivait l'adultère avec Hérodiade, la femme de son frère. Comme Jean-Baptiste le lui reprochait, il l'avait fait emprisonner et voulait le tuer, mais il n'osait le faire « *par peur de la foule qui tenait Jean pour un prophète* » (Mt 14,5).

Pourtant un jour il fit décapiter Jean pour ne pas perdre la face après un serment fait devant tous ses convives le jour de son anniversaire (cf. Mt 14,6-11).

Ayant entendu parler de Jésus dont la gloire augmentait, il désirait le voir (cf. Lc 9,9). Pilate lui en donna l'occasion, et à nouveau ce fut le désir du sensationnel qui le motiva : *en effet, depuis longtemps il désirait le voir à cause de ce qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire un miracle.*

Hérode ne cherchait pas le Fils de Dieu pour croire en lui ; son dieu, c'était la gloire humaine, et une rencontre avec cet homme célèbre pouvait accroître son prestige. Il avait cédé à *la convoitise des yeux* (1 Jn 2,16), cette concupiscence qui détourne de Dieu pour amener le vaniteux à se centrer sur sa personne et à rechercher l'admiration des hommes.

Toi, Seigneur Jésus, qui recherchais non ta gloire mais celle de ton Père, tu dénonçais sévèrement ce défaut chez les pharisiens (cf. Mt 23,5-8). En le retrouvant chez Hérode, tu lui signifias par ton silence la vanité de son attitude.

Hérode ne mérite pas son titre de roi d'Israël. C'est l'heure où se réalise la prophétie d'Ézéchiel annonçant un nouveau David qui fera paître le peuple de Dieu avec justice (cf. Éz 34,11-16). Seigneur Jésus, Fils de David, c'est toi le bon berger qui viens nous sauver : tu vas donner ta vie pour nous et inaugurer ainsi le royaume nouveau (cf. Jn 10).

Bien loin de rechercher la gloire aux yeux des hommes, tu vas passer par l'humiliation extrême de la croix ; mais c'est ainsi que ton Père va te glorifier (cf. Jn 17,1-2), et tu donneras de partager ta gloire à tous les humbles qui t'auront suivi sur ce dur chemin de la croix qui débouche sur la résurrection.

Père infiniment grand, nous te prions pour tous les vaniteux : les hommes politiques, les sportifs, les vedettes du monde du spectacle, et même ceux qui ont des responsabilités dans l'Église. Qu'ils se détournent de leur petite personne et t'adorent, toi, leur Créateur, et Jésus, leur Rédempteur, dans l'Esprit qui nous enseigne l'humilité par le don de crainte. **Ave**

(2) « Il est vrai que Rome pouvait effectivement reconnaître des rois « régionaux », comme Hérode, mais ceux-ci devaient être légitimés par Rome et obtenir de Rome la description et la délimitation de leurs droits de souveraineté. » (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p.217.)

10 - Jésus est flagellé

La Parole de Dieu : Lc 23,13-16 ; Mt 27,26

Alors Pilate convoqua les grands prêtres, les chefs et le peuple. Il leur dit : « Vous m'avez amené cet homme en l'accusant d'introduire la subversion dans le peuple. Or, j'ai moi-même instruit l'affaire devant vous et, parmi les faits dont vous l'accusez, je n'ai trouvé chez cet homme aucun motif de condamnation. D'ailleurs, Hérode non plus, puisqu'il nous l'a renvoyé. En somme, cet homme n'a rien fait qui mérite la mort. Je vais donc le relâcher après lui avoir fait donner une correction. »

Quant à Jésus, il le fit flageller.

Méditation :

Comme Hérode n'a rien fait pour toi, Seigneur Jésus, Pilate doit maintenant prendre une décision. Il affirme que tu es innocent ; mais en même temps il veut calmer la foule en furie ; c'est pourquoi, au mépris de toute justice, il te fait flageller, espérant que ce spectacle cruel apaisera la foule, et qu'il pourra alors te relâcher.

Cette flagellation est un supplice horrible : l'étude du linceul de Turin nous permet de nous en faire une pâle idée. C'est une torture physique barbare, mais aussi une torture morale, car tu es traité comme un malfaiteur ; et, puisque ton corps sacré est celui du Fils de Dieu, ce supplice est un véritable blasphème qui blesse Dieu lui-même que son peuple rejette.

Mais toi, Seigneur Jésus, comme le serviteur souffrant annoncé par Isaïe, tu souffres en silence : *Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche.* (Is 53,7) Tu acceptes ces terribles souffrances par obéissance au Père qui veut ainsi nous montrer à quel point il nous aime, et qui désire nous sauver (cf. Hé 5,7-9).

Par amour tu as accepté ces souffrances pour rejoindre l'humanité qui souffre à cause de tous ses péchés, et qui fuit désespérément dans la recherche éperdue du plaisir : hédonisme, consumérisme, gourmandise, alcoolisme, drogue, luxure, ... C'est la « convoitise de la chair » (1, Jn 2,4) ; cependant cette recherche conduit non pas au bonheur, mais souvent à la mort, au moins spirituelle, et parfois physique.

En supportant dans la force de l'Esprit l'horrible flagellation, Seigneur Jésus tu expies tous les péchés de l'humanité, et tu rejoins tous ceux qui, à travers les siècles, souffrent diverses formes de flagellation, surtout ceux qui sont innocents.

Seigneur Jésus, nous unissons à ta passion durant la flagellation, la souffrance

- de tous les enfants battus par leurs parents ou par d'autres personnes ;
- de tous les époux, et surtout des épouses qui sont battu(e)s par leur conjoint ;
- de tous ceux qui sont flagellés moralement par les paroles méchantes de leurs proches ;
- de tous les chrétiens qui sont bafoués : battus, insultés, torturés, dans certains pays...

Fortifie-les dans leur épreuve par le don de ton Esprit, et accorde leur la grâce d'avoir part, eux aussi, à ta résurrection !

Ave

Textes :

La flagellation était la punition qui, dans le droit pénal romain, était infligée comme châtement accompagnant la condamnation à mort. Selon Jean, celle-ci apparaît comme un acte accompli durant l'interrogatoire – une mesure que le préfet, en vertu de son pouvoir de police, était autorisé à prendre. C'était une punition extrêmement barbare ; le condamné « était frappé par plusieurs bourreaux jusqu'à ce qu'ils soient fatigués et que la chair du délinquant pende en lambeaux sanguinolents » (Blinzler, p.321). (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth II* p.226)

Un examen plus poussé du négatif du linceul de Turin permet de préciser à quoi correspondent les très nombreuses traces de coup visibles sur toute la surface du linceul. Elles se répartissent sur l'ensemble du corps : devant, sur la poitrine ; et sur toute la face postérieure, des épaules au bas des jambes, à l'exception des avant-bras. On peut ainsi supposer que, pendant la flagellation, le supplicié avait les bras attachés à une colonne, vraisemblablement au-dessus de sa tête, ce qui l'immobilisait et l'empêchait de tomber.

Quant au nombre de traces de coup, il y en a plus d'une cinquantaine ! Et encore, seuls ont laissé des traces sanglantes sur le linceul les coups qui ont mis les chairs à vif.

Ces traces de coups sont presque toujours regroupées par trois : elles ont la forme de petits haltères de 3 cm. Les recherches archéologiques ont prouvé que le fouet utilisé est bien un flagrum romain : ce fouet a deux ou trois lanières selon les cas, et est garni à ses extrémités de billes de plomb ou d'osselets.

Tous les coups ont été portés par derrière, alors que le supplicié était entièrement nu. La direction des coups est descendante sur les jambes, puis dépasse l'horizontale pour prendre deux directions obliques sur le dos.

(Entretien avec Antoine LEGRAND - auteur de *Le linceul de Jésus*, Apostolat des éditions 1979 -, dans un numéro spécial de la revue *Il est vivant*, décembre 1978.)

La flagellation a duré une bonne dizaine de minutes, (...) soit cinq à six coups par minute. (...) La flagellation est un traumatisme majeur qui laisse la victime assommée, car elle vient de recevoir deux fois par minute une énergie suffisante pour la mettre KO à chaque fois. Jésus est donc physiquement anéanti. Il est en état de choc, à la limite de pouvoir marcher. C'est probablement pendant les dix à quinze minutes de la triste mascarade du couronnement d'épines qu'il a pu récupérer un peu, ce qui lui a permis de réparaître, pitoyable mais debout, aux côtés de Pilate.

Quant aux traumatismes internes, ils sont bien plus redoutables. Les poumons et le cœur ont été fortement contusionnés ; il y a un épanchement liquidien dans la plèvre et dans le péricarde : en clair, tous les mouvements respiratoires et les battements cardiaques sont très douloureux et insuffisamment efficaces. Les reins sont commotionnés, entraînant l'organisme de Jésus dans une acidose aux conséquences rapidement mortelles. En bref, il est déjà moribond. Les heures qui lui restent à vivre se comptent sur les doigts d'une main.

(Dr François GIRAUD, dans *Famille Chrétienne* n° 1942 du 4-4-2015, p.13 : « Le Christ a souffert comme personne ».)

Doxologie : Gloria

Prière finale :

Seigneur, nous savons que tu aimes sans mesure,
toi qui n'as pas refusé ton propre Fils,
mais qui l'as livré pour sauver tous les hommes;
Aujourd'hui encore, montre-nous ton amour:
nous voulons suivre le Christ qui marche librement vers sa mort;
soutiens-nous comme tu l'as soutenu,
et sanctifie-nous dans le mystère de sa Pâque.
Lui qui règne pour les siècles des siècles.
Amen.

(Prière du Vendredi Saint.)